

YACINE OUALI

Complaintes d'un rêveur en perdition

~ROMAN~

À ma mère, sans qui rien n'aurait été possible

“Salvation is a last-minute business, boy.” – Robert Mitchum (Harry Powell)
dans *“The night of the hunter”*, de Charles Laughton, 1955.

“Ernest Hemingway once wrote: the world is a fine place, and worth fighting for. I agree with the second part.” – Morgan Freeman (William Somerset) dans
“Se7en”, de David Fincher, 1995.

“- Why are you always smiling? • ‘Cause it’s all so fuckin’ hysterical.” – Liam Aiken
(Peter Sullivan) à Daniel Craig (Connor Rooney) dans *“Road to perdition”*,
de Sam Mendes, 2002.

*“I... I need to know who he is. I... I need to stand there, I need to look him in the eye
and I need to know that it’s him.”* – Jake Gyllenhaal dans *“Zodiac”*, de David
Fincher, 2007.

PROLOGUE

Lundi 6 juillet 1999, 4 heures et demie du matin, Richmond, Californie

La nuit était noire, sans étoiles. Dans ce moment entre la fin de soirée et l'aube, seuls les alcooliques, les criminels et les policiers en patrouille peuplaient les rues de la ville. Les gens de bonne famille restaient cloîtrés chez eux, à l'abri des ombres menaçantes que projetait un ciel vide.

Au sous-sol d'une maison isolée en périphérie, des cris et des supplications désespérées retentissaient. Les mains et les pieds liés à une chaise en bois d'ébène placée au milieu de la cave, un homme subissait la torture d'un autre. Près du mur, une femme ligotée et bâillonnée hurlait de toute la force de ses poumons et gesticulait frénétiquement.

Cela faisait plus de sept heures que Samuel et Ellie Marlowe étaient détenus.

*

Lundi 6 juillet 1999, 20h30, San Francisco, Californie

Juste après avoir quitté le commissariat à 20h30, Samuel avait été alerté par le Central d'un meurtre non loin de l'endroit où il se trouvait.

- À toutes les unités, code un-huit-sept au 877 Grove street, au croisement d'avec Fillmore street, en face du Grove Inn.

Samuel avait décidé, en sa qualité de détective de San Francisco, d'aller intervenir sur les lieux du crime avant que les policiers ne viennent quadriller la zone et piétiner de possibles indices. Il téléphona chez lui d'une cabine téléphonique pour en avvertir sa femme, mais elle ne décrocha pas. "Sûrement en train de préparer le dîner", songea Samuel, quelque peu affamé. Après être remonté dans sa vieille Ford, il longea Oak street puis tourna à gauche sur Pierce street. Il espérait faire un rapide état des lieux puis laisser d'autres détectives plus jeunes prendre le relais. À trois mois de la retraite, il ne voulait surtout pas se charger d'une nouvelle enquête potentiellement longue et harassante.

Arrivé à destination, Samuel fut surpris de la tranquillité de la rue. Les passants ne semblaient pas savoir qu'un meurtre venait de se produire dans la maison devant laquelle ils passaient. Il était tout aussi étonné, malgré sa rapidité, qu'aucun policier ambitieux en patrouille ne soit encore arrivé sur les lieux du crime avant lui, pressé de faire ses preuves et de gravir la hiérarchie de la police.

Après quelques secondes d'observation silencieuse, Samuel descendit de sa voiture, sortit son arme de service et se dirigea vers la maison de l'homicide. Alors qu'il se préparait à enfoncer la porte, il remarqua qu'elle était entrouverte. Intrigué, il la poussa et se retrouva face à un long couloir, plongé dans l'ombre. Soucieux de ne pas faire de bruit au cas où le criminel était encore sur place, il ne cria pas l'habituel avertissement que tout bon policier de San Francisco lançait au début de chaque intervention.

La maison était grande, avec un rez-de-chaussée, un sous-sol et deux étages. L'absence de lumière noircissait les différentes pièces, et d'inquiétantes ombres semblaient danser sur les murs. Ayant décidé par expérience de commencer par le sous-sol, Samuel ouvrit sa lampe-torche puis souleva discrètement la trappe qui se trouvait à la fin du couloir.

Dans son élément, il sentait l'adrénaline monter. Malgré lui, il avait toujours été passionné par les scènes de crime. L'odeur du sang le réveillait, le sordide l'excitait, les cadavres l'attiraient. Il avait un flair inégalé et comprenait la criminalité mieux que personne. Une vie passée à pourchasser les meurtriers et à s'inspirer des romans policiers de préférence noirs qu'il dévorait lui avaient permis de devenir le bras droit et le relais préférentiel du chef de la police sur le terrain.

L'excitation lui faisait tout oublier. Samuel aimait à dire qu'en ces rares moments, il pouvait sentir "l'essence même de la mort", sans toutefois réussir à la décrire. Il la reconnaissait entre mille. Cette essence, il en était sûr, planait dans la maison et rendait le silence encore plus profond.

Après avoir inspecté la cave, vide, Samuel remonta et jeta un coup d'œil dans le salon, la cuisine et ce qui semblait être une chambre d'amis. Tout était calme, mais il ne remarquait aucunement l'étrangeté de la situation. Aveuglé par son désir de voir la mort, Samuel ne se rendit pas compte qu'aucune sirène ne perturbait encore le calme du crépuscule. Tout ce qui comptait à ce moment précis était de s'aventurer dans les deux étages.

Après avoir traversé le premier étage, il dû tout de même se rendre à l'évidence. Quelque chose d'anormal se passait.

Arrivé au pied de l'escalier menant au dernier étage, Samuel se posa quelques questions. S'il y avait bien eu crime, il aurait certainement remarqué des traces de luttes au rez-de-chaussée. Il lui semblait en effet hautement improbable qu'une personne ait pu s'introduire dans la maison sans rencontrer de résistance, et monter tranquillement jusqu'au deuxième étage. "Si l'on s'en tient à cette idée, le criminel devait forcément connaître les résidents, or il n'y a personne ici", se dit Samuel. En retournant dans les chambres et la salle de bain du premier étage, il vit que les lits étaient faits, les affaires rangées. La famille qui vivait ici, qu'il jugea être au nombre d'au moins cinq personnes d'après les pièces, était absente.

Il restait une autre solution : la victime était étrangère à la famille résidente. Dans ce cas, pourquoi n'y avait-il pas le moindre indice aux trois premiers paliers de la maison ? Plus intrigué que jamais, et aussi un peu effrayé, Samuel se décida tout de même à monter inspecter le dernier étage. Arrivé en haut, il poussa une porte et se retrouva dans un grenier, où s'entassaient de nombreuses boîtes poussiéreuses. Il balaya de sa lampe-torche les moindres recoins du grenier et ne trouva rien, rien qui vaille la peine de déranger la police, surtout en utilisant le code dédié à l'homicide.

Dépité et en colère, Samuel descendit, rangea son arme et se dirigeait vers la porte d'entrée de la maison. Il prévoyait de faire un rapide crochet au poste pour demander des explications sur cette farce. Au sortir de la maison, il ne prit pas le temps d'apprécier

la vue du ciel, qui se colorait d'un majestueux rouge sang aux derniers instants du crépuscule.

La nuit tombait lentement, et Samuel distinguait difficilement le bout de la rue. Il s'approcha de sa voiture, et y monta. Il s'apprêtait à actionner la sécurité enfants par habitude lorsque quelqu'un ouvrit la porte arrière droite.

Avant qu'il n'ait pu faire quoique ce soit, trois hommes cagoulés étaient montés dans sa voiture. L'un d'eux, au milieu, plaça un Colt.45 sur sa tempe.

- Conduis, dit l'homme cagoulé.

- Où ? demanda Samuel, pétrifié.

Il n'avait pas eu le temps de sortir son arme.

- Chez toi.

Une dizaine de minutes plus tard, Samuel, dont l'arme lui avait été enlevée, et les trois hommes cagoulés arrivèrent sur O'Farrell street, devant l'appartement de la famille Marlowe. En se garant, Samuel, dont la peur avait quelque peu diminué sur le chemin, regarda la fenêtre de son appartement, au troisième étage de l'immeuble. La lumière du salon, qui donnait sur la rue, était éteinte. C'était mauvais signe. Lorsqu'il rentrait tard du travail, sa femme Ellie, qui elle finissait quotidiennement à 17 heures, l'attendait toujours dans le salon.

L'un des hommes cagoulés descendit du véhicule et ouvrit la porte de Samuel, lui intimant de descendre à son tour. Essayant de gagner du temps sans savoir pourquoi, Samuel se força à engager la conversation :

- Nous connaissons-nous par hasard ?

- Ta gueule, répondit calmement l'homme devant lui. Allez, descends.

Il prit le bras de Samuel et le força à sortir. À l'intérieur, celui qui semblait être le chef des trois abaissa la fenêtre arrière et dit à son acolyte :

- Tu l'emmènes en haut, tu n'oublies pas de lui faire appeler le poste et tu amènes sa femme. Vite, on est déjà en retard.

L'homme qui tenait Samuel acquiesça, et lui pointa son propre Colt sur le dos, l'obligeant à avancer. Arrivé devant les escaliers, il le poussa pour monter. Samuel réfléchissait à toute vitesse. Qui pouvaient bien être ces trois hommes cagoulés ? Étaient-ce eux qui avaient monté le canular de Grove street ? Que lui voulaient-ils ?

Samuel s'était fait nombre d'ennemis durant sa longue carrière. Il lui arrivait d'en croiser quelques-uns lorsqu'il rendait visite à son frère James en prison, et ils le menaçaient continuellement de mort dès qu'il passait devant leurs cellules. Jusqu'alors, cela ne l'avait jamais perturbé. Il savait de toute manière dans quoi il s'engageait lorsqu'il avait accepté le poste de détective. Les criminels auxquels Samuel avait d'habitude affaire suivaient pour la plupart un certain "code moral". Personne ne s'en

prenait à la famille de l'autre. Samuel laissait les familles des criminels qu'il arrêtaient tranquilles, n'ayant rien à voir avec les agissements de leur parent. De leur côté, les criminels n'attendaient jamais à la sécurité des familles des détectives et policiers. Comme dans les livres que Samuel adorait, "*il n'y avait rien de personnel*". Les uns faisaient leur travail, et les autres, notamment les plus professionnels, n'étaient pas assez stupides pour provoquer à ce point l'administration.

Cette fois cependant, il y avait une différence. D'après ce qu'il avait compris, il y *avait* quelque chose de personnel. Les trois hommes cagoulés avaient Ellie, sa femme. Cela changeait tout.

Sentant son appréhension augmenter à l'approche de sa porte, Samuel ne trouvait pas de réponse. Qui pouvait être à ce point lâche pour essayer de l'atteindre par sa femme ? Avant qu'il n'ait pu réfléchir à cette nouvelle question, lui et l'homme cagoulé arrivèrent devant chez lui. Une fois de plus, la porte était entrouverte.

Forcé d'avancer, Samuel fut emmené vers le salon. Son ravisseur alluma la lumière, et ce qu'il vit le liquéfia. Sa femme était assise sur le canapé, ligotée. Sa bouche était fermée avec du papier adhésif. Lorsqu'elle vit son mari, Ellie écarquilla des yeux d'où l'on pouvait facilement lire la terreur.

Samuel tenta de se ruer vers elle, mais il fut retenu avec une telle force qu'il faillit en tomber à la renverse. Les yeux toujours fixés sur sa femme et ne pensant à rien d'autre, il ne voyait plus qu'elle, et restait indifférent à tout. Tout en se débattant, il entendit une voix qui lui sembla très lointaine :

- Tu vas appeler ton patron et tu vas lui dire que tu seras absent pour les trois prochains jours. Démerde-toi pour trouver une excuse.

L'homme cagoulé le tira vers lui et l'emmena de l'autre côté du salon, où était le téléphone. Résigné, Samuel décrocha le combiné et pianota le numéro de son chef et ami. Il réfléchissait, sachant qu'il n'aurait qu'une minuscule fenêtre de tir. Pendant que le téléphone sonnait, des idées lui venaient à l'esprit. Comment faire comprendre, en un mot tout au plus, qu'il se trouvait dans une situation au-delà du désespoir ?

- Allô ? Samuel, c'est toi ? dit une voix étouffée au téléphone. Tu tombes mal, figures-toi que je m'apprêtais à sortir avec Martha, nous sommes invités à dîner chez les Hopkins.

- Alfred, tu vas bien ? Écoutes, je viens d'avoir une rechute, je ne vais pas pouvoir venir au boulot jusqu'à jeudi ou vendredi.

- Ah bon ? C'est dommage ! J'avais un petit quelque chose de prévu pour mercredi... Bon, remets-toi bien et sois vite de retour veux-tu ?

- Pas de problème, merci, répondit difficilement Samuel. À... à plus tard !

Il s'apprêtait à raccrocher sous le regard inquisiteur de son ravisseur lorsqu'Alfred dit autre chose.

- Ah oui, Samuel ? J'ai failli oublier, les Hopkins m'ont demandé de te dire qu'Ellie et toi seraient les bienvenus chez eux dimanche soir, c'est l'anniversaire de leur fils ou je ne sais quoi.

- Ah, très bien ! dit Samuel.

Il voulait dire quelque chose, n'importe quoi qui puisse lui donner un infime espoir de survie. Sachant pertinemment qu'il parlait pour la dernière fois à Alfred, il ne put toutefois rien dire d'autre qu'un malheureux :

- Tu leur diras merci de ma part...

Il raccrocha, et jeta un regard à l'imposante carrure devant lui qui dit :

- Bien, allons-y.

Samuel fut une fois de plus forcé de se lever. L'un des deux hommes restés en bas était monté pour porter une Ellie incapable de bouger. Arrivé devant l'escalier, le regard implorant d'Ellie donnait à son mari la désagréable sensation qu'il avait souhaité ne jamais ressentir de toute sa vie ; celle de l'impuissance.

Il avait, en même temps, l'irrésistible envie de sauver sa femme quelles qu'en soient les conséquences et la peur profonde de faire quoi que ce soit qui puisse la mettre encore plus en danger. Durant ce court moment où les idées se livraient une féroce bataille dans son esprit, Samuel remarqua qu'ils étaient bientôt arrivés à la sortie de l'immeuble.

Sans réfléchir, comme un automate répondant aux moindres requêtes de son maître, Samuel se retourna si vite que son ravisseur n'eut pas le temps de réagir, et lui donna un coup de poing à la mâchoire. Profitant de cette position momentanée de force, il lança du plus fort qu'il put des coups de pieds à l'homme qui entre-temps était tombé à terre. Regardant à toute vitesse autour de lui, Samuel vit qu'il était sur la première marche du dernier escalier avant la sortie. Il cherchait sa femme des yeux, mais les cordes qui la ligotaient obligeaient l'homme qui la portait à avancer lentement, et ils étaient à peine au deuxième étage.

- David, qu'est-ce qu'il se passe ? cria l'homme portant Ellie.

Alerté par le cri, Samuel tenta d'enjamber son adversaire. Sans quitter des yeux le palier du deuxième étage, il leva sa jambe, qui fut soudain agrippée par deux mains puissantes. Reportant son attention au dénommé David, Samuel vit qu'il s'était relevé. Il reçut un monumental coup de pied aux parties génitales et fut poussé sans ménagement dans l'escalier. Lorsqu'il s'arrêta enfin, il était tombé au rez-de-chaussée. Il avait trop mal pour se remettre debout, et une douleur aux côtes lui fit comprendre qu'il s'en était cassé quelques-unes dans sa chute. De nouveau impuissant, il se résolut, sentant un grand désarroi, à se laisser faire.

- Bordel de merde, s'écria David, il a failli me casser la mâchoire ce con !

Il sauta les six marches du dernier escalier et s'approcha de Samuel, transpirant.

- Espèce de fils de pute, tu croyais vraiment que tu pourrais nous échapper ? John, descends vite, le chef doit se demander pourquoi on prend autant de temps.

David donna un dernier coup de pied aux côtes de Samuel et le força à se relever. Ce dernier n'arrivait toutefois pas à se redresser sans ressentir une horrible douleur à la hanche. Interprétant cela comme un nouveau refus, David s'exaspéra.

- Lève-toi ! Oh et puis merde, tu me fais chier.

Il donna à Samuel un coup de crosse à la tempe, le faisant s'évanouir sur le coup.

*

Lundi 6 juillet 1999, 23 heures, Richmond, Californie

Lorsqu'il se réveilla, Samuel était assis à l'arrière d'une Mercedes noire. À sa droite se trouvait l'un de ses trois ravisseurs, et sa femme était de l'autre côté, les yeux fermés, un filet de salive coulant sur son menton. Il regarda autour de lui, tentant de déceler un indice sur le lieu où ils se trouvaient.

Il faisait cependant tellement sombre que malgré sa connaissance des moindres recoins de la Californie, Samuel mit du temps à se reconnaître la ville de Richmond. La voiture traversait les rues pratiquement désertes. Quelques lumières éparses de restaurants et de bars venaient interrompre la monotonie de la route. Il régnait un calme serein de nuit d'été, et une petite brise faisait onduler les feuilles des arbres. La température était idéale pour un 6 juillet.

La voiture se dirigeait petit à petit vers la périphérie de Richmond. Juste avant de s'engager sur l'autoroute, le conducteur s'engagea sur un petit chemin bordé d'arbres. La route était sinueuse, et visait manifestement à cacher la maison qui se profilait aux yeux curieux.

Les pneus crissèrent durant le freinage. Le conducteur descendit en premier de la voiture et ouvrit la porte arrière. Sans se faire prier, Samuel descendit et vit sa femme, toujours ligotée, être portée de l'autre côté. Elle était au bord de l'évanouissement, mais les hommes cagoulés n'en avaient cure. Le couple Marlowe fut emmené vers la maison, où les accueillit un quatrième homme, toujours cagoulé. Ce dernier leur montra la voie et les dirigea vers le sous-sol.

Sans pouvoir opposer de résistance, Samuel fut attaché à une chaise au milieu de la cave. Les quatre ravisseurs apportèrent à leur tour des chaises et s'assirent devant lui. Ellie avait été posée sans ménagement au fond de la cave, et gémissait faiblement, sans conviction.

- Bon, lança le chef des ravisseurs, on va se présenter avant de passer aux choses sérieuses. Voici John, David (il montra les deux hommes que Samuel connaissait déjà), là tu as Bill, et moi c'est Henry. Tu t'imagines bien que ce sont des noms de code, et ne t'avises pas de demander nos vraies identités, tu en subirais les conséquences.

Samuel ne réagit pas. Il attendait la suite, vidé de toute peur, résigné. Sa femme était malmenée, et c'était tout ce qui comptait pour lui.

- Alors, je vais établir tout de suite des règles, dit Henry en se levant. Je vais te poser quelques questions, et si tu réponds vite et bien, il y a une chance que tu t'en sortes sans trop de dégâts.

En disant cela, Henry s'était dirigé vers une table que Samuel n'avait pas remarqué. Il en revint avec des outils tous plus effrayants les uns que les autres.

- Commençons. Quelles informations possèdes-tu sur les activités de Mitt Brooks ?

Samuel se figea. Il savait parfaitement de quoi ses ravisseurs parlaient, mais il ne comprenait pas comment le secret avait pu fuiter. Il travaillait depuis des mois sur ce dossier, et même son associé n'en connaissait pas le plus important. Déglutissant difficilement, Samuel s'obligea à mentir. Cette affaire devait être le sommet de sa carrière, le point culminant de ses nombreuses années dans la police.

- Je... je n'ai aucune information, répondit-il. Cela fait plusieurs mois que j'essaie de récolter des choses sur lui, mais je n'ai rien pour l'instant. Il est difficile à atteindre.

- Tu mens, dit Henry. Je te surveille depuis longtemps, je sais que tu es tout prêt de l'arrêter. Allez, dis-nous tout, ne nous oblige pas à employer la force... Je ne voudrais pas en arriver là.

- Puisque je te dis que je n'ai rien... Je n'arrive pas à l'atteindre, même mes meilleurs indics n'osent pas le trahir.

- Bon... Je t'avoue que je suis déçu. Les gars, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Henry regarda ses acolytes, qui se levèrent et se dirigèrent vers Ellie. Celle-ci s'était difficilement redressée depuis leur arrivée, et regardaient les trois hommes venir avec une peur non dissimulée.

Samuel regarda successivement Henry, ses associés et sa femme. Au vu du sourire narquois d'Henry, il comprenait lentement ce qui allait se passer, sans vouloir le croire.

- Attendez...

- Ça fait longtemps que mes hommes travaillent pour te piéger et je leur avais promis une compensation convenable, je suis sûr que tu comprendras.

- Je... Je vais vous dire tout ce que vous voulez ! S'il vous plaît, ne faites pas ça...

- Si tu fermes les yeux, tu en subiras les conséquences. Je sais très bien que tu vas me dire tout ce que je veux savoir, mais on a tout notre temps. Ne ferme pas les yeux.

Impuissant comme jamais, désespéré au-delà du soutenable, Samuel vit John, David et Bill couper les cordes ligotant Ellie, qui se débattait inutilement. Ils lui déchirèrent son haut et son pantalon, lui arrachèrent l'adhésif lui collant à la bouche et lui enlevèrent ses chaussures.

Samuel ferma les yeux pour s'épargner ce sinistre spectacle, mais il reçut une claque monumentale sur la joue gauche.

- Je t'ai dit d'ouvrir les yeux, cracha Henry. Tu ouvres les yeux, et tu regardes. J'attendais cela depuis tellement longtemps... Je vais savourer, et ça durera aussi longtemps que je le voudrais.

Continuant malgré tout de fermer les yeux, Samuel subit une suite de petites claques, beaucoup plus dérangeantes qu'une claque unique. Henry se tenait à côté de lui, et semblait s'amuser. Il le tapait à une cadence accélérée à présent.

Devant eux, Ellie criait, hurlait. L'un des trois hommes, dont Samuel ne se souvenait même plus l'identité, tenait les bras de sa femme pour l'empêcher de se débattre. Les deux autres s'étaient déshabillés, à part la cagoule. L'un était un peu à l'écart et palpait les seins d'Ellie en se masturbant, et le dernier s'apprêtait à pénétrer en elle. Quelques secondes plus tard, le temps de lui écarter les jambes, il la viola.

Il sembla à Samuel que le viol durait depuis des heures. Les trois hommes avaient mis en place une tournante interminable. À ses côtés, Henry prenait un malin plaisir à lui décrire la scène. Samuel hurlait, mais se faisait claquer à chaque fois. Au bout de 10 minutes, il s'arrêta de crier. Obligé, il regardait sa femme se faire violer et son sentiment d'impuissance le submergeait de frustration. Des larmes de colère et de tristesse coulaient sur ses joues.

*

Lorsqu'ils furent enfin lassés de la violer, les quatre ravisseurs du couple Marlowe se redirigèrent vers Samuel. Ellie était à même le sol, de nouveau ligotée, sans adhésif pour lui fermer la bouche. Il n'y en avait de toute manière pas besoin

Henry reposa à Samuel la même question, mais il ne répondit pas. Cette fois, ils ne violèrent pas Ellie mais ils le torturèrent. Samuel subit de nombreuses décharges électriques, et un doigt ainsi qu'un orteil de pied lui furent coupés. Les cris qu'il poussait rendirent un semblant de force à sa femme, qui se remit à supplier avec détresse, mais rien n'y faisait. La tête basse, Samuel rendait petit à petit les armes. Aux alentours de cinq heures du matin, il avait dit tout ce qu'il savait, et ne se souciait même plus de ce qui allait leur arriver.

- Très bien, très bien... Les gars, il va falloir qu'on y aille, il ne faut pas que l'on soit en retard au bureau ce matin, signifia Henry aux autres.

- On fait quoi d'eux ? demanda l'un de ses associés.

- Passe-moi ton Colt.

Henry prit le pistolet qui lui était tendu et se retourna vers Samuel. Il tira nonchalamment, et la balle atteignit la tête. Affolée par la mort subite de son mari, Ellie gémit. Henry se retourna vers elle et tira une deuxième balle.

*

Henry amena ses hommes, qui portaient les corps des défunts, dans le jardin. Il alla chercher quatre pelles, et se mit au travail. Une heure plus tard, un trou suffisamment profond et large avait été creusé. Samuel et Ellie furent jetés sans ménagement dans le trou et furent recouverts de terre.

Remonté dans la voiture, Henry s'installa au volant et démarra. Lorsqu'il sortit du chemin et s'engagea sur la route, le fil blanc de l'aube apparaissait et le soleil commençait timidement à se montrer. Il demanda :

- D'ailleurs, où est Clint, pourquoi ne l'avez-vous pas pris ?

- Le fils Marlowe ? lui répondit David. D'après les clochards que j'ai payés, il a passé la nuit à baiser dans un bordel. Je ne pouvais pas le prendre discrètement. Apparemment, il y en a un où travaille un de ses putes préférées, et il passe au moins une nuit par semaine avec elle.

- Très bien. Il va falloir que je m'occupe de lui en rentrant, il ne faut laisser aucun Marlowe en vie.

Ayant pris la route de la Mill Valley, Henry voyait à présent le soleil de manière plus nette.

Au loin, une immense construction rouge se détachait. Ils approchaient du Golden Gate Bridge.